

Brigitte Lhuillier

L'idiot : structure ou fiction ?

Pour la psychanalyse, la question du diagnostic s'articule nécessairement à la notion de structure. De façon générale, supposer une structure, c'est supposer autre chose que ce qui se présente à l'observation, c'est supposer une division de la totalité en parties et c'est supposer une interdépendance logique entre différents éléments.

Dans un article de 1936, intitulé « La décomposition de la personnalité psychique », Freud associe l'idée d'une structure du moi à celle d'un cristal : « Si nous jetons un cristal par terre, écrit-il, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal ¹. » Dans ce texte, la structure du cristal n'est pas la représentation d'une structure diagnostique particulière, c'est l'idée plus générale d'une structure qui divise l'appareil psychique en différentes instances.

Avec Lacan, la notion de structure ne peut être évoquée sans référence au langage ; le langage, dans l'enseignement de Lacan, c'est la structure qui préexiste à l'être et qui détermine sa condition de sujet parlant.

Dans un texte que nous avons travaillé à Valence, David Bernard utilise une formule qui m'a particulièrement intéressée : « L'enfant joue la structure ² », dit-il. Le jeu de l'enfant démontre en effet que la structure n'a pas nécessairement la rigidité du cristal. On peut alors parler de jeu dans la structure, au sens où l'on dit qu'il y a du jeu dans un engrenage.

1. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

2. D. Bernard, « Du jeu au je », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 6, *L'Identité en question dans la psychanalyse*, mars 2008.

Lorsqu'il s'agit de psychanalyse, la structure, par quelque bout qu'on la prenne, c'est l'impossibilité de faire Un : c'est l'objet comme manque d'objet, c'est le rapport sexuel impossible, c'est le *a* privatif comme inimaginable.

Lorsqu'on parle de diagnostic de structure, il ne s'agit donc pas seulement de structure du moi ou de structure du sujet. Si la structure précède le sujet, la question serait plutôt de savoir comment l'enfant fait son trou dans la structure, ou plutôt comment il en fait son jeu dès lors qu'il est assujetti au langage.

C'est à partir de ces questions que je voudrais aborder la notion de débilité dans les différentes significations que lui donne l'enseignement de Lacan : peut-on parler de structure du sujet débile ? Ou plutôt : comment la notion débilité s'articule-t-elle à la question de la structure ?

Dans le vocabulaire pédagogique ou psychométrique actuel, l'usage du terme de débilité n'a plus cours. On dit plutôt déficient intellectuel. En perdant de son usage technique, la débilité a rejoint d'autres termes nosographiques plus anciens comme imbécile, idiot ou crétin.

Il reste que le remplacement d'un terme par un autre ne change rien à l'idée d'une intelligence mesurable à partir d'un étalon statistique de normalité. Depuis les travaux de Binet et Simon en 1905, les mesures psychométriques situent la débilité ou la déficience de l'intelligence sur la partie gauche d'une courbe de Gauss, dont le niveau baisse proportionnellement au déficit supposé. Il n'y aurait sans doute rien d'autre à dire de plus sur la débilité si certains psychanalystes n'avaient cherché, en référence aux textes de Lacan, d'en faire une notion clinique ou théorique qui tente, en dehors de la psychométrie, de situer la position singulière d'un sujet.

Rosine et Robert Lefort en font une structure qu'ils déclinent en mathèmes. Pierre Bruno, dans un texte particulièrement documenté sur la question, définit la débilité comme un malaise fondamental du sujet quant au savoir. Il en déduit la nécessité d'une clinique particulière³.

En 1964, dans son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan rend hommage à Maud Mannoni pour son

3. P. Bruno, « À côté de la plaque, sur la débilité mentale », *Ornicar?*, n° 37, décembre 1985.

ouvrage *L'Enfant arriéré et sa mère*. Il fait alors de l'enfant débile le prototype de l'holophrase comme mode de suture de l'articulation signifiante. L'articulation entre S_1 et S_2 est la formule minimale de l'accroche du sujet à la structure signifiante en tant que le mot n'est pas la chose et qu'aucun signifiant ne saurait représenter un sujet. « Le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant », dit Lacan. L'holophrase, c'est ce qui réduit l'équivoque au sens unique, en supprimant toute possibilité de jeu dans la chaîne signifiante.

Dans cette logique, de l'articulation entre S_1 et S_2 qui fait le lot de l'aliénation du sujet au sens, on pourrait dire que le sujet débile se fait fil de couture plutôt que jeu de la bobine. Le jeu de la bobine est le jeu du *Fort-Da* dont parle Freud dans son texte « Au-delà du principe de plaisir ». Lacan fait de ce jeu le modèle de l'accroche du sujet à l'ordre symbolique et de la perte qui en est l'enjeu. Lorsqu'il n'y a aucun jeu dans la structure signifiante, le représentant colle à la représentation et le langage se réduit à une fonction purement nominaliste.

Dans son roman *Des souris et des hommes*, Steinbeck nous présente une version exemplaire de ce que serait une parole limitée à une pure holophrase. Lennie, un des personnages du roman, est en effet le prototype du débile dans sa version pulsionnelle la plus acéphale. Il est le portrait type du simplet, de l'imbécile heureux, de l'innocent demeuré. En ce qui concerne le diagnostic, George, son compagnon d'infortune, dit de lui : « Il est con comme la Lune, mais il est pas fou. »

En effet, si la structure psychotique peut laisser la place à un inconscient à ciel ouvert, il s'agirait plutôt dans les énoncés de Lennie d'une fermeture à double tour. Même s'il parle couramment, Lennie n'a pas vraiment la parole : il se contente de répéter ce que dit son ami. De même, son rêve, c'est le rêve de son ami... Son désir n'est que copie du désir d'un Autre à qui il suppose le savoir absolu.

Pour le reste, les souris qu'il étouffe tendrement dans sa poche, il ne s'agit que de son penchant pour la douceur des fourrures. Le savoir monstrueux qui sommeille dans sa main n'éveille pour lui aucune curiosité. « Il ne connaît pas les règles », dit Georges. Si vous avez lu ce roman, vous savez que la fin n'est pas très optimiste : à

force d'innocente tendresse, Lennie finit par donner la mort à la femme qui a eu l'imprudence de se fourrer dans ses pattes.

Le comble de l'holophrase débile réside sans doute dans le fait qu'il puisse arriver qu'un chat soit un chat. L'horreur d'une parole sans équivoque, c'est que la souris n'y trouve même plus l'ombre d'une fonction d'objet. La chose que Lennie met dans sa poche n'a besoin ni de nom ni de forme pour se prêter au trajet d'une pulsion sans détour. Le modèle de l'holophrase, qui exclut la coupure significative, est sans doute ce qui démontre le plus littéralement en quoi l'innocence peut s'entendre comme ce qui n'est pas coupable.

Il reste que cette forme de débilité n'est pas toujours que de fiction. Je pourrais vous parler d'un jeune garçon que je rencontre dans un IME. Je pourrais même l'appeler Lennie tant il s'approche du portrait dressé par Steinbeck.

Pour lui, il ne fait aucun doute que, comme il le dit, « tout va bien » et que, pour ce qui concerne la parole, il n'a « rien à dire »... La seule chose qui cloche, ce n'est pas lui qui s'en plaint. Ce qui cloche, c'est l'écart entre sa parole docile et certains de ses actes qui dépassent largement les bornes bien pensantes de la courbe de Gauss. « Il ne connaît pas les règles », dit-on dans l'institution comme dans le roman.

Je ne vous aurais sans doute parlé que de fiction s'il ne s'était trouvé que Lennie s'adresse à moi en urgence : « Faut que je te parle, dit-il, c'est très grave... » Ce qui était très grave, voire insoutenable, c'était que quelqu'un lui avait fait un signe. Le quelqu'un en question était le père d'une fille dont il avait un peu trop approché la chose. Le signe était un geste de la main. Le père avait montré sur son propre cou comment la chose pourrait se trancher. Ce qu'il y avait perçu, sans le recours des mots, ce n'était, à ses dires, rien de moins qu'une réelle menace de mort.

Le cas de Lennie démontre que l'intelligence qui lui ferait défaut n'est pas matière mesurable. L'intelligence, dit Lacan, c'est *interlegere*, soit la possibilité pour le sujet de lire entre les lignes. Lorsque le jeu de la structure est déficient, lorsque le cristal du langage n'est pas coupable, il n'y a rien à lire entre les lignes. Il ne reste alors que le réel de la mort pour faire signe d'une coupure.

Pourrait-on pour autant parler de structure du sujet débile ? Il faudrait plutôt à l'inverse considérer la débilité comme la version la plus épurée d'un énoncé qui, d'une certaine façon, déjoue la structure. Il s'agirait pour le sujet débile de constituer le un d'un cristal insécable.

Dans la suite de l'enseignement de Lacan, la débilité n'en reste pas à la soudure de l'holophrase. C'est plutôt la référence à l'imaginaire conjuguée à celle du sens qui font de la débilité une notion familièrement inquiétante dans laquelle tout un chacun pourrait se reconnaître. « Si l'être parlant se démontre voué à la débilité mentale – dit Lacan en 1974 –, c'est le fait de l'imaginaire. Cette notion en effet n'a pas d'autre départ que la référence au corps. Et la moindre des suppositions qu'implique le corps est celle-ci – ce qui pour l'être humain se représente n'est que le reflet de son organisme ⁴. »

Le reflet de l'organisme, c'est ce qui représente le corps comme un, à partir de l'image dans le miroir. Ce qui se reflète, c'est l'idée, voire l'idéal d'un sujet indivisible. L'image reconnue dans le miroir est pour le sujet la retrouvaille imaginaire qui fait sa propre représentation. C'est en quelque sorte sa propre bobine réduite au *Da* d'une présence sans absence. « Cette image en miroir, ce corrélat bi-univoque de l'objet – dit Lacan –, c'est là le *Lust-Ich* purifié dont parle Freud, soit ce qui dans l'*Ich* se satisfait de l'objet en tant que *Lust* ⁵. » Or, « l'objet bon à connaître, et pour cause, est celui qui se définit dans le champ de l'*Unlust* ⁶ », dit aussi Lacan, faisant référence au texte de Freud intitulé « La dénégation ».

Si l'enfant fait de sa propre image un jeu d'occultation, la représentation pourra se décoller du corps pour disparaître au regard plutôt qu'à la vie. Mais si ça ne se joue pas dans un jeu de cache-cache entre le miroir et la structure signifiante, c'est la mort du sujet qui en devient l'enjeu. Mais il ne s'agit alors plus tout à fait d'un jeu.

« Tu me sauves la vie », me dit Émile, un jeune garçon de 12 ans, pour soutenir sa présence dans mon bureau. Comme Lennie, Émile est accueilli dans un IME. Il peut être dit déficient intellectuel par les

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 10 décembre 1974.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 218.

6. *Ibid.*, p. 174.

mesures psychométriques aussi bien que par la norme des apprentissages scolaires. Mais s'il n'apprend pas ou très peu, ce n'est ni par défaut de connaissance, ni, semble-t-il, par défaut d'intelligence. Il s'agirait plutôt à l'inverse d'un excès qui démontre l'embrouille de ses représentations mentales plutôt que leur déficit. L'homme pense débile et il s'embrouille, dit Lacan. Ce qui embrouille, c'est qu'il n'y a pas que le miroir pour faire représentation imaginaire : la parole et la pensée peuvent tout autant y satisfaire.

Ce qui anime la parole d'Émile, c'est l'énoncé de ce qu'il nomme « des vérités pas possibles ». Le monde qu'il construit et qu'il énonce pourrait en effet s'entendre comme ce que Lacan réfère à la « perle du mensonge », dont le sujet débile ferait sa ruse. Le discours d'Émile, c'est un peu comme l'histoire du chaudron percé dont Freud, dans son ouvrage *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, fait le modèle du sophisme et de la faute de raisonnement. Une fois rendu, le chaudron emprunté se révèle être troué. Pour masquer le trou, l'emprunteur soutient à la fois qu'il ne l'a pas emprunté, que le trou y était déjà et qu'il l'a rendu intact.

Selon Freud, cette histoire de chaudron n'est pas exactement un mot d'esprit. Il ne s'agit pas en effet d'un jeu d'équivoque. Il s'agirait plutôt d'une construction sémantique qui rebouche le trou par composition de vérités pas possibles. Ce n'est plus le sens unique de l'holophrase, mais la possibilité d'une complicité entre parole et imaginaire pour faire représentation d'intégrité. « La valeur de la représentation imaginative est à tort élevée au-dessus de la réalité, dit Freud, le possible est mis presque sur le plan du réel⁷. »

« Je pourrais me tuer sans problème, me dit un jour Émile en posant fièrement une paire de ciseaux ouverts sur sa gorge. Tu vois là, y a qu'à appuyer et c'est fait. » Mais comme je le regarde sans doute un peu bêtement, à vrai dire sans inquiétude quant au tranchant de la mise en scène, il poursuit : « Bon, faudrait quand même que j'arrête mes conneries parce que si mon père apprend que je fais ça, il va me tuer. » Il reste que, même s'il ne prétend pas dire la vérité, Émile ne ment pas. Ses constructions fantaisistes qui superposent le rêve à la réalité ne sont ni mensonge ni délire. Il s'agirait

7. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.

plutôt de la construction d'une fiction qui fait tenir son être à une représentation dont il fait sa bobine autant que sa couture.

« Et si c'était un petit rusé le débile mental ⁸ ? » se demande Lacan dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*. « Il faut tout de même que tout ne soit pas si débile que ça chez le débile mental ? » dit-il. « Vous comprendrez mieux ce que je veux dire, si vous savez vous reporter aux bons auteurs, c'est-à-dire à Maud Mannoni. C'était une idée qui était déjà venue à certains. Le nommé Dostoïevski a appelé l'Idiot un de ces personnages qui se conduisent le plus merveilleusement quelque champ social qu'ils traversent et dans quelque situation d'embarras qu'ils puissent se fourrer ⁹. » Le prince Muichkine qui est le héros du roman est en effet un personnage singulier qui suscite l'étonnement, la curiosité, voire l'admiration de ceux qui le côtoient. Comme il n'est pas supposé manquer d'intelligence, il soulève certaines questions de la part des personnages qui l'entourent : est-il vraiment idiot ? En quoi peut-il être dit idiot ?

Dans un article intitulé « La réalité de la débilité mentale », Rosine et Robert Lefort s'appuient sur l'œuvre de Dostoïevski pour faire de l'Idiot le personnage type de la structure débile. Alors que dans son roman intitulé *Le Double* Dostoïevski situait la reproduction imaginaire du personnage sur un versant persécuteur, « l'idiot nous introduit, disent-ils, à une dimension moins radicale et hors psychose ». Selon Rosine et Robert Lefort, ce qui fait la structure de ce double débile qu'est l'Idiot du roman, c'est l'embrouille entre réel, symbolique et imaginaire, qui repose, dans l'œuvre de Dostoïevski, sur une confusion entre le meurtre du père et la castration. Sur le plan de la structure, c'est la prévalence de l'imaginaire sur le symbolique. « C'est l'imaginarisation du symbolique, disent-ils, qui assure au sujet un corps vivant par la voie d'un double. »

Mais Émile n'est pas écrivain, et l'imaginaire qui fait son double, c'est aussi le rire dont il se pare pour se faire objet de rigolade plutôt que sujet de disparition. Pour tenter de trancher un peu dans cet imaginaire en excès, je lui ai proposé de dessiner. Alors, au-delà de toute vérité pas possible, il a repris l'histoire à son début pour représenter un dinosaure sous une pluie de météorites. Comme

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 175.

9. *Ibid.*

l'image semblait bien plus sérieuse que les ciseaux sous la gorge ou la parole hypothétique du père, j'ai cru, tout aussi bêtement, pouvoir lui demander : « C'est une histoire triste ? » La réponse qu'il m'a faite est sans doute ce qui m'a décidée à entamer ce travail. « C'est comme tu veux ! » m'a-t-il répondu. Il était temps que j'y entende un peu autre chose qu'un diagnostic de structure et que j'offre un peu plus de place à une lecture entre les lignes.

Parlant du garçon qu'il appelle Hem, Pierre Bruno dit qu'il fait son analyse « sous le manteau ». En ce qui concerne Émile, il me semble que, s'il est un peu au travail, c'est le plus souvent l'air de rien. Entre le rire débile dont il se pare à l'occasion et le trop de sérieux qui ferait la disparition des dinosaures, il indique la présence d'un petit rien qu'il met en jeu et dont il s'agit de ne pas lâcher la ficelle.

Depuis peu, il a appris à compter et aux dires de son instituteur il semblerait qu'il entame un peu la lecture. Il se pourrait donc qu'il opère peu à peu quelque remontée sur la cloche de Gauss. Cela n'exclura pas pour autant le diagnostic de débilité. En effet, il n'est pas impossible qu'il s'agisse pour lui, un peu plus que pour d'autres, d'une structure ou d'une fiction nécessaire.